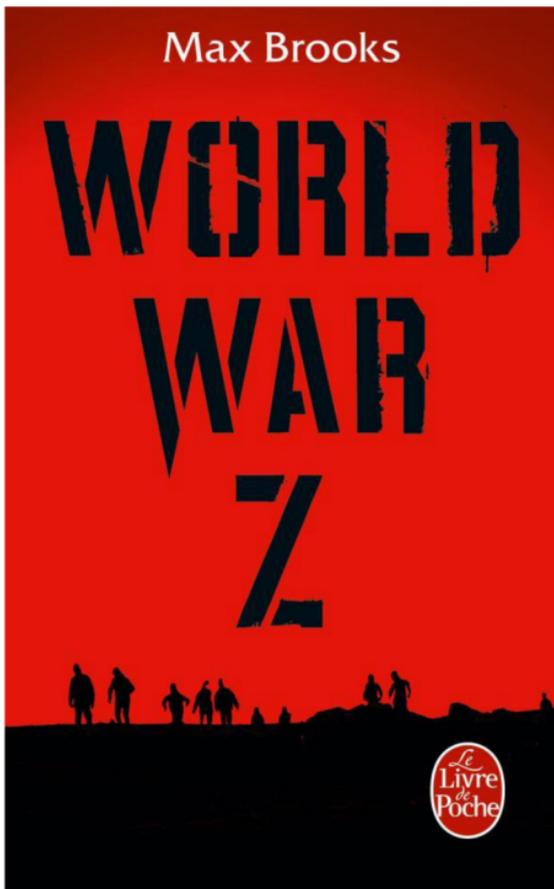


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

## World War Z

*Max Brooks*



*Le Livre de Poche remercie les éditions Calmann-Lévy qui ont autorisé la publication de cet extrait.*

MAX BROOKS

*World War Z*

Une histoire orale  
de la Guerre des Zombies

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR PATRICK IMBERT

CALMANN-LÉVY

## *Introduction*

On lui a donné toutes sortes de noms : *la Crise, les Années noires, le Fléau rampant* ; et d'autres plus modernes ou plus branchés, comme *la Z<sup>e</sup> Guerre mondiale, voire la Première Guerre Z*. À titre personnel, je n'aime pas beaucoup cette dernière appellation, dans la mesure où elle implique une *Seconde Guerre Z*. Pour moi, cette tragédie reste avant tout la *Guerre des Zombies*, et si certains s'avisent à critiquer la rigueur scientifique de l'expression, je les mets au défi de trouver mieux pour désigner les créatures qui ont bien failli nous exterminer. *Zombie*. Un mot terrible, à la puissance d'évocation sans pareille, un mot capable de faire resurgir nos souvenirs les plus intimes, nos angoisses les plus profondes... Souvenirs et angoisses qui forment l'ossature du livre que vous tenez entre vos mains.

Cette somme historique consacrée à la plus grande guerre de tous les temps doit sa genèse à un *autre* genre de conflit – beaucoup moins important et bien plus personnel –, entre la responsable de la Commission post-traumatique des Nations unies (CPTNU) et moi-même. Mes études préparatoires pour ladite Commission avaient pourtant démarré sous les meilleurs auspices : salaire confortable, accréditations multiples, traducteurs nombreux et disponibles (électroniques ou

humains), petit – mais inestimable – transcrip-teur à activation vocale (un cadeau *essentiel* pour le plus lent dactylo du monde), autant de signes qui montraient bien à quel point on estimait mon travail dans les hautes sphères. Inutile, donc, de vous décrire ma stupéfaction quand j'ai appris que le rapport final en sabrait près de la moitié.

« C'est beaucoup trop humain », m'a expliqué la responsable de la CPTNU lors d'une de nos nombreuses conversations « animées ». « Trop d'opinions personnelles, trop de sentimentalisme, tout ceci est hors sujet. Ce qu'il nous faut, ce sont des faits précis, des schémas clairs, débarrassés de tout pathos. » Et bien entendu, elle avait raison. Le document final devait compiler données brutes et explications détaillées, bref, un rapport officiel objectif qui permettrait aux générations futures d'étudier les événements de cette décennie apocalyptique sans s'encombrer de « pathos ». Mais n'est-ce justement pas le « pathos » – le facteur humain – qui nous relie si profondément au passé ? Les enfants de nos enfants préféreront-ils *vraiment* une chronologie statistique aride aux témoignages personnels et authentiques d'individus auxquels il est beaucoup plus facile de s'identifier ? En excluant le facteur humain, ne risque-t-on pas de prendre trop de recul par rapport à une histoire qui pourrait un jour – Dieu nous en préserve – se *répéter* ? Et, au final, n'est-ce pas précisément le facteur humain qui nous différencie de cet ennemi que nous appelons « mort-vivant » à défaut d'autre chose ? Autant d'arguments passionnés que j'ai avancés à ma responsable, peut-être moins professionnellement qu'il n'aurait fallu, avant de conclure par un déchirant « On ne va tout de même pas jeter tout ça aux oubliettes ! ». « Qui vous a demandé de tout jeter ? a-t-elle répliqué.

Faites-en un livre. Vous avez encore vos notes, non ? Et toute légitimité pour vous en servir. Qu'est-ce qui vous empêche de l'écrire, ce (juron effacé) de livre ? »

Certains critiques émettront sans doute des réserves sur le principe d'un document historique publié si tôt après l'arrêt des hostilités. Douze ans à peine nous séparent du VA Day aux États-Unis ; et à peine dix depuis que la dernière puissance mondiale a officiellement fêté sa libération, le Victory in China Day. Beaucoup de gens considérant le VC Day comme la fin officielle du conflit, comment pouvons-nous ne serait-ce qu'espérer avoir suffisamment de recul sur cette époque traumatisante ? Un collègue de l'ONU me faisait d'ailleurs remarquer que « la guerre avait duré plus longtemps que la paix ». Un point intéressant qui appelle une explication : pour toute une génération – ceux et celles qui se sont battus et à qui nous devons cette décennie de paix – le temps est un allié fidèle, mais c'est aussi le plus implacable des ennemis. Certes, l'avenir nous apportera forcément le recul indispensable pour interpréter les témoignages rassemblés ici avec le calme et la sagesse nécessaires, mais que nous restera-t-il après la disparition des protagonistes ? L'espérance de vie mondiale n'est plus que l'ombre des standards d'avant-guerre, tout le monde en a bien conscience. La réalité d'aujourd'hui n'est que malnutrition, pollution, résurgence de maladies qu'on croyait disparues, et ce même aux États-Unis, malgré la renaissance de notre économie et le retour d'une certaine forme de couverture sociale. Nous n'avons tout simplement *pas* les moyens de soigner correctement la totalité des victimes, tant d'un point de vue physique que psychologique. C'est donc à cause du temps, notre pire ennemi, que je me suis affranchi du luxe du recul et que j'ai pris la décision de publier ces documents *in*

*extenso*. D'ici à quelques décennies, quelqu'un se chargera peut-être de consigner par écrit des récits de survivants plus mûrs et plus détachés. Peut-être même en ferai-je partie. Qui sait ?

Même si ce livre se compose essentiellement de souvenirs bruts, il inclut également nombre de données technologiques, sociales et économiques mentionnées dans le rapport original de la Commission, données qui concernent directement les personnes dont vous lirez les témoignages. Ce livre leur appartient plus qu'à moi, et j'ai essayé de rendre ma présence aussi invisible que possible. Les questions qui jalonnent le texte ne font qu'anticiper celles que les lecteurs pourraient eux-mêmes se poser. Je me suis efforcé d'éviter tout jugement ou tout commentaire superflu, et s'il reste un « facteur humain », c'est surtout le mien.

## Premiers symptômes

## RÉGION DU GRAND CHONGQING, FÉDÉRATION CHINOISE UNIE

[Avant la guerre, cette région comptait plus de trente-cinq millions d'habitants. Aujourd'hui, il en reste à peine cinquante mille. Le gouvernement privilégie les zones côtières plus peuplées, aussi les fonds levés pour la reconstruction ont-ils mis beaucoup de temps à atteindre cette partie du pays. De ce côté du fleuve Yang zi, il n'y a ni centrale électrique, ni eau courante, mais les rues sont propres et le « Conseil de sécurité » local prévient toute reprise de l'épidémie. Le responsable du Conseil s'appelle Kwang Jingshu, un médecin qui, malgré son grand âge et ses blessures de guerre, effectue toujours ses visites à domicile.]

Le premier cas dont j'ai été témoin s'est produit dans un village isolé dépourvu de tout nom officiel. Ses habitants l'appelaient « Nouveau-Dachang », sans doute plus par nostalgie qu'autre chose. Le « Vieux-Dachang », leur ancien village, existait depuis l'époque des Trois Royaumes, avec des fermes, des maisons et même des arbres qu'on disait centenaires. Quand on a achevé la construction du barrage des Trois-Gorges et que le niveau des eaux a commencé à monter, la quasi-totalité de Dachang avait déjà été

reconstruite pierre par pierre un peu plus haut. Mais ce Nouveau-Dachang-là n'avait plus grand-chose à voir avec un village normal... On en avait fait un « monument historique national ». Triste ironie pour ces pauvres paysans qui ont d'abord vu leur ville sauvée des eaux avant de s'en faire ensuite interdire l'accès – sauf pour y faire du tourisme. C'est sans doute pour ça que certains d'entre eux ont choisi de baptiser leur refuge flambant neuf Nouveau-Dachang. Une façon comme une autre de garder un lien avec le passé. Personnellement, j'ignorais qu'un autre Nouveau-Dachang pouvait bien exister quelque part, alors imaginez ma surprise lorsqu'on m'a appelé.

Malgré le nombre toujours croissant d'accidents de la route dus à l'alcool dans la région, la nuit était calme et l'hôpital silencieux. Les motos avaient de plus en plus de succès. À l'époque, on disait même que vos Harley-Davidson tuaient plus de jeunes Chinois que la totalité des GI's pendant la guerre de Corée. Vous imaginez donc mon soulagement après cette garde sans histoire. J'étais fatigué, j'avais mal au dos, aux pieds, et je comptais bien m'offrir une cigarette pour saluer le lever du soleil quand on m'a bipé. Le réceptionniste de service était nouveau et il n'avait pas entièrement saisi le dialecte de son correspondant. Il y avait eu un genre d'accident, ou quelqu'un était malade. Seule certitude, c'était-urgent-et-pouvait-on-envoyer-quelqu'un-au-plus-vite-merci ?

Que pouvais-je faire ? Les jeunes docteurs sont encore des gamins ; pour eux la médecine est un moyen comme un autre de se remplir les poches, ils n'allaient certainement pas se déranger pour aider un *nongmin*. Je dois être resté révolutionnaire de cœur, je suppose. « Notre devoir est de nous sentir responsable

envers le peuple<sup>1</sup>. » Ces mots conservent tout leur sens à mes yeux, vous savez... Et je me suis efforcé de ne pas les oublier alors que ma Deer<sup>2</sup> cahotait et crachotait sur ces routes épouvantables que le gouvernement promettait toujours de carrosser convenablement sans jamais les terminer.

J'ai eu toutes les peines du monde à trouver l'endroit. Le village n'avait aucune existence officielle, aucune carte ne le mentionnait. Je me suis égaré à plusieurs reprises et j'ai dû demander mon chemin à des paysans qui persistaient à vouloir m'indiquer la ville-musée. Hors de moi, j'ai quand même fini par atteindre un petit rassemblement de maisons en haut d'une colline. *Ils avaient vraiment intérêt à avoir une bonne raison de me déranger.* Une pensée que j'ai aussitôt regrettée quand j'ai vu leur visage.

Ils étaient sept, à peine conscients, tous allongés sur des matelas. Les villageois les avaient rassemblés dans leur salle de réunion communale flambant neuve. Les murs et le sol étaient en ciment brut ; l'atmosphère froide et humide. *Pas étonnant qu'ils soient malades,* ai-je immédiatement pensé. J'ai d'abord voulu savoir qui avait la charge de ces gens. Personne, m'ont répondu les villageois, trop « dangereux ». J'ai remarqué au passage qu'on avait verrouillé la porte de l'extérieur. Tout le monde était clairement terrifié. Certains marmonnaient et chuchotaient ; d'autres gardaient leurs distances ou priaient ostensiblement. Leur attitude m'a mis en colère ; pas directement contre eux,

---

1. Citation de notre guide Mao Zedong. Tirée à l'origine de « Notre nouvelle politique après la victoire contre le Japon », 13 août 1945.

2. Automobile d'avant-guerre assemblée en République populaire de Chine.

vous comprenez, plutôt pour ce que ça révélait sur la Chine en général. Après des siècles d'oppression étrangère, d'exploitation et d'humiliation, nous reprenions enfin notre place, celle qui revenait de droit au glorieux Empire du Milieu. Nous étions la superpuissance la plus riche du monde, la plus dynamique, nous maîtrisions l'espace comme le cyberspace... Cette nouvelle ère, l'humanité la nommerait un jour « le Siècle chinois », et malgré ça, nous continuions à vivre comme des paysans ignorants, incapables d'évoluer, aussi superstitieux que des *Yangshao* primitifs.

J'étais toujours perdu dans ces considérations sociologiques en m'agenouillant pour examiner la première patiente. Elle avait au moins quarante de fièvre et tremblait violemment. J'ai essayé de lui plier les membres, mais elle n'a poussé qu'un faible gémissement inaudible. Son avant-bras droit était blessé ; une morsure. La largeur de la mâchoire et la marque des dents accusaient un être humain. Petit, sans doute jeune. Voilà la cause de l'infection, me suis-je dit, mais la blessure restait étonnamment propre. Une fois de plus, j'ai demandé aux villageois qui avait soigné ces gens. Et une fois de plus, on m'a donné la même réponse. Personne. Je savais que c'était impossible ; la bouche humaine grouille de bactéries, bien plus que celle du plus sale des chiens errants. Si personne n'avait nettoyé cette morsure humaine, pourquoi n'était-elle pas infectée ?

J'ai ensuite examiné les six autres patients. Tous présentaient les mêmes symptômes, et tous portaient le même genre de blessures à différents endroits du corps. J'ai demandé au plus lucide d'entre eux qui les avait mordus. Il m'a répondu que c'était arrivé alors qu'ils tentaient de le maîtriser.

« Maîtriser qui ? »